Noann Lyne

L'ivresse des sens

Sous la Cape

www.souslacape.fr

Collectif, ***Catalogues lacunaires***
des éditions Mozschar et du Rhib

Anonyme, ***Nuit • l'An zéro de Jésus-Christ***
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée

Bougon anonyme, ***Kiffe-un-vieux.com***
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot

Hurl Barbe, ***Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires***

Patrick Boman, ***Des nouilles dans le cosmos***
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil

Frédéric Chagnard,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette
Le Vieux au Rolleiflex

Pierre Charmoz,
Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb

Pierre Charmoz et Studio Lou Petitou,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

ChocolatCannelle, ***Témoin • Exhibition on line***

Gaspard de la Noche,
Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle

Gilles Derais, ***Trilogie Lange***

Pierre Laurendeau, ***Signé Fornax • L'Architecte***

Noirceuil, ***Sandre • La Maison aux Masques***
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage

Noirceuil / Lia, ***Trilogie lia***

Yak Rivais, ***Francoquin • Spymaster vs Blackspider***

René Troin, ***Chantier Schéhérazade***

Jules Veine, ***L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes***

L'Ivresse des sens

© Noann Lyne / Sous la Cape, 2014.

Noann Lyne

’Ivresse des sens

Sous la Cape

Je me souviens très bien de la première fois. Je m'étais couverte de vêtements amples, un long trench gris foncé, qui masquait complètement mon corps. Une capuche sur la tête, une écharpe que je ramenais devant mon visage pour ne laisser dépasser que les yeux, et pour le bas un jogging oversize en jersey noir. Le haut savamment boutonné, pour que rien de moi ne se voie. On m'aurait prise pour une musulmane. J'aurais pu mettre un niqab tant qu'à faire, ce serait passé inaperçu dans ce quartier chamarré… Je suis entrée sans regarder personne, j'ai foncé, je suis descendue. Il y avait des enfilades de cabines séparées par des cloisons, comme des w.-c. Je me suis engouffrée dans la première disponible, je me suis assise, stressée… Et très vite du sperme s'est mis à gicler par un trou. Il sortait vite, par saccades. Il coulait sur moi, mon visage, mes seins. Par la suite, j'ai amélioré ma technique. Je les sentais venir et je n'en perdais plus une goutte. Je l'avalais goulûment. Quand un homme avait joui, il se rhabillait et sortait. Un autre arrivait aussitôt. Je m'étais fait une réputation. Les hommes affluaient, des files, des escouades d'hommes surexcités, queue tendue droit devant, comme une lance. Ils la passaient par le trou, je les suçais et les faisais jouir. Le pire c'était les hésitants, les timides, ou ceux qui, pour une raison inconnue, refusaient d'éjaculer et se retiraient avant. Passe encore quand ils avaient la bonté de partir. Mais quand ils restaient dans la cabine pour lambiner, je piquais une crise. Au début j'attendais patiemment. Je pestais seule dans mon coin. Par la suite, je me suis aguerrie. Je les insultais par le trou, je

leur ordonnais de dégager. Les ragots ont fait le reste. Tous les hommes se sont passé le mot. Salope, vicieuse, avaleuse et sale caractère.

Je refusais d'être vue, encore plus d'être tripotée. Je voulais juste pomper et c'est tout. Pas question de me montrer. Je me trouvais affreuse. Je faisais tout pour esquiver le contact direct. Une fois ma dose avalée, je me rhabillais, car dans la cabine la nudité était essentielle pour l'excitation et la masturbation. Je filais dehors, bousculant les petits branleurs dans les couloirs. Et je retrouvais le grand air. Retour chez moi à pied, l'esprit vagabond, complètement ivre du sperme de ces inconnus. Je m'affalais sur le divan après avoir sniffé une ligne de poudre brun clair. Le dealer affirmait que c'était de la coke, mais c'était un mélange de saloperies, rien à voir avec de la base. Je ne me droguais que dans ces moments-là, je me battais pour ne pas rester accrochée aux griffes de l'addiction. Je planais une heure, repue et contente. Ainsi fut ma vie lubrique pendant onze mois, jusqu'au jour où…

Des années plus tôt, je me regardais devant le miroir de ma salle de bains, et je me trouvais élégante. Deux ou trois kilos en trop mais répartis discrètement, un beau visage roman de femme mûre, des cheveux châtain clair en abondance, qui ondulaient en cascades dans mon dos, les yeux de biche. Et inévitablement, mon regard était tombé sur mes seins. Je les trouvais un peu gros et pas assez fermes, mais les hommes souvent m'avaient rassurée. Ils me disaient qu'ils les aimaient, que mes seins étaient en harmonie avec le reste de mon corps (je me suis longtemps demandé si c'était bien un compliment!). Mes petits-amis les reluquaient, ils les tétaient avec envie, en les voyant leur sexe durcissait. Un peu complexée à l'adolescence par ces organes qui enflaient à vue d'œil, je

m'étais fait une raison dès mes premiers flirts. Les garçons devenaient fous de moi, c'était le principal. Il suffisait d'accepter sa féminité, et même de s'en servir. J'ai assez vite appris à les mettre en valeur par des décolletés pigeonnants. C'était une belle époque, pleine de découvertes et de tendresse. D'étreintes aussi. Que de beaux souvenirs. J'ai gardé une bonne image de moi jusqu'à ma grossesse, il y a trois ans.

La grande décision, je l'ai prise en me voyant dans le miroir, songeant que ce ventre était l'antre de la vie, l'origine même de la création. Ce n'était plus le corps d'une jeune délurée, mais celui d'une mère. Je me sentais prête à enfanter, mais pas à laisser un homme s'installer dans mon existence, et ce pour plusieurs raisons. Il me semblait que la vie commune devait conduire inéluctablement à la routine et donc à l'ennui, suivi de la rupture, tout aussi inéluctable. D'autre part, bien que désireuse de maternité, je souhaitais continuer à papillonner et à sortir avec qui me plaisait, sans subir les déboires du couple casanier. Lorsqu'ils étaient en couple, les hommes me semblaient moins intéressants. Ils étaient rangés, fades, sans esprit d'entreprise, sans faculté de changement. Or j'avais besoin de fantaisie et de renouveau. La routine m'effrayait. Me voilà donc à vingt-neuf ans, avec un gros désir de pouponner, ravissante mais soucieuse de ne pas laisser mon charme s'enlaidir dans la routine. Il me fallait un enfant, mais pas d'homme attitré. Une conclusion s'imposait : il ne fallait pas d'homme du tout. Car quel homme aurait accepté sans broncher d'être un simple géniteur, exclu de la famille dès la conception aboutie ? Il est un fait certain : un enfant c'est pour la vie. Un homme, c'est pour… le temps que ça dure. Et avec moi, cette durée était fort limitée.

Alors j'ai décidé de faire un bébé toute seule, comme dans la chanson de Jean-Jacques. Dès le début, le prénom du petit bout m'est venu à l'esprit : Cédric, et Joanne si c'était une fille. Mais je préférais un garçon, et, pour mettre le maximum de chances de mon côté, j'ai suivi la méthode Stolkowsky : un régime draconien, riche en sel, pain, fromage, et divers légumes. Et ça a bien fonctionné… Peut-être par un simple hasard. Quant à la méthode pour tomber enceinte, elle était très simple. Je m'habillais provoc, genre Marie-couche-toi-là, à la limite de l'indécence. D'ailleurs, à la première sortie j'ai été refusée d'accès à la discothèque où j'avais tenté une incursion… Bloquée par un videur hypocrite… Son regard tombait sur ma poitrine opulente, alors que ses mots me condamnaient. Je suis donc rentrée chez moi me changer, je suis revenue avec un décolleté un peu moins plongeant, et surtout une blouse boutonnée en crêpe, qui couvrait le tout et que j'avais tout loisir d'entrouvrir une fois dans la boîte.

Il m'a fallu pas moins de trois amants pour parvenir à mes fins. Le premier avait la bandaison vraiment capricieuse, je me suis énervée et l'ai bouté dehors après quinze minutes. Le second était un bon amant mais stérile apparemment. Il m'a donné du plaisir sans jamais me féconder. Le troisième était moins bon au lit mais il avait la particularité d'avoir un sperme abondant, et de pouvoir jouir quatre fois dans la soirée. De sorte que je suis tombée enceinte assez vite. L'amant, je l'ai éconduit aussitôt, bien entendu. Il commençait à savoir trop de choses sur moi, or je refusais qu'il s'impose et prenne possession de l'enfant. Il avait eu mon corps, c'était déjà un fort beau cadeau de ma part. Du moins c'est ce que je pensais, à ce moment-là. Je serais un peu plus indulgente maintenant. Tout bien réfléchi, je pense qu'un enfant a le droit de connaître son père, et inversement. Mais je n'étais pas

dans une logique de raisonnement à l'époque. J'étais jeune et fougueuse, je prenais la vie comme elle venait. Rien ne comptait, sinon de voir ma féminité s'épanouir pleinement par la maternité.

Me voilà enceinte, heureuse et grosse. Grosse pour la vie… Vingt-cinq kilos de plus en neuf mois. Cinq perdus l'année suivante, à grand renfort de régimes, de poudres, de pilules et de gymnastique. Un yo-yo durant des mois, qui a fini par se stabiliser… Vers le haut ! Il restait un surplus de vingt kilos… Or j'étais déjà légèrement enrobée avant mon accouchement. Vingt kilos de plus, et des tonnes de complexes. Une dépression postnatale, pas de travail… Et des kilos en trop. Un surpoids désespérant, l'envie de me jeter par la fenêtre ou sous les roues d'un camion. Dans notre société, la minceur est la norme. Norme imposée par les revues, certes, mais norme quand même. D'aucuns disent : tu es une belle grosse. Bon, d'accord d'accord. Il n'empêche qu'on ne se sent pas obligé de dire à une autre : t'es une belle maigre. D'aucuns disent aussi (souvent les mêmes) : il en faut pour tous les goûts, il y a des hommes qui aiment les grosses. Mais moi je ne voulais pas d'un tordu ou d'un homme lui-même gros, et qui sortirait avec une grosse pour décomplexer. J'avais beau être ronde, je refusais de sortir avec un type qui ait la même disgrâce que moi. Je ne voulais pas de mon double. Un couple pareil aurait été trop lourd à porter. Dans mon coin je fulminais, je ronchonnais. Il n'était plus question de drague ou de séduction, encore moins de sexe. Je suis donc restée seule des mois entiers, en faisant des rêves du prince charmant qui s'estompaient jour après jour. Ma sexualité se résumait à des séances de caresses devant la télé, dès que Cédric était au lit. Parfois je mettais un film lubrique, mais je déchantais. Ces films sont

tournés pour la plupart par des hommes, et les seuls faits par des femmes ont pour unique souci de plaire à la clientèle, qui est masculine. Je m'excitais toute seule dans mon canapé, presque tous les soirs. Les films classiques étaient finalement meilleurs pour prendre son pied. Je fantasmais à mort sur Brad Pitt et Vince Vaughn. La vue d'un bel acteur, même tout habillé, est plus sexy qu'un gros plan de bite cramoisie prête à enfiler l'anus d'une soi-disant nymphette. Surtout quand on sait combien ce plaisir est factice, en particulier celui de la prétendue nymphette.

Au fil du temps, et bien que la jouissance ne fût pas un problème, l'ennui est venu peu à peu. Un ennemi sournois. D'abord, c'est la présence d'un corps dans le mien qui a commencé à me manquer. J'ai résolu ce problème à l'aide d'un petit gode. Puis d'un plus gros. Ensuite, un gode sur pied, avec une ventouse que je collais au carrelage. Très vite cela n'a plus suffi. Les sentiments faisaient cruellement défaut, et même ce que j'avais toujours fui ; les états d'âme, les faiblesses, les discussions, et les algarades. Tout d'un homme me manquait. Je réalisais à quel point j'avais été stupide en excluant les hommes de ma vie. Je regrettais de ne pas avoir gardé un lien avec le père de mon enfant. Dans le fond, c'était un brave type, nous aurions pu vieillir et nous enlaidir ensemble. C'était peut-être ça le secret du bonheur : s'habituer à sa condition. À présent il n'y avait plus un seul mâle, à part Cédric qui me comblait à sa manière, mais… J'avais besoin de bras autour de ma taille et les siens étaient trop courts. Il me fallait un corps auquel m'appuyer et le sien était trop frêle. Je ne voyais pas comment retrouver quelqu'un. J'ai bien essayé de sortir un peu à nouveau, mais j'étais toujours seule à la fin de la soirée. Le poids semblait être un critère de sélection pour les

hommes. Ou était-ce moi qui me faisais des idées, et me tenais à l'écart par peur d'affronter le risque de déplaire ?

Un jour, alors que je me promenais en ville et que j'étais en retard, j'ai voulu prendre un raccourci. Une petite rue près du centre, pas très convenable. C'est là que je l'ai vu. Le cinéma érotique, le « Mini-Minuit ». C'était un lieu comme je n'imaginais pas qu'il pût en exister. À l'entrée, j'ai payé une somme modique, sept euros. La caissière était jeune, vingt ans peut-être, jolie et fine. Elle me dévisageait comme si j'étais Grace Kelly ressuscitée. Les femmes étaient très rares dans cet endroit. Tout au plus y avait-il quelquefois un travesti ou un couple, en particulier les vendredis et samedis soir. J'ai pris mon ticket et je me suis engouffrée dans le sous-sol. Il y avait deux étages au-dessus, mais je n'aimais pas y aller. Le sous-sol était plus discret, accessible par une simple rangée de marches à l'arrière, dans la pénombre. Tandis que l'escalier qui menait aux étages était plus exposé, il faisait face à l'entrée, on le voyait du dehors à travers les baies vitrées. En bas, l'espace était divisé en petites cabines qui pouvaient être verrouillées de l'intérieur. Autrefois, ai-je appris plus tard, c'était une seule salle, qui projetait des pellicules sur grand écran à l'aide d'un projecteur à arc. Le monde avait bien changé. Dans chaque cabine, un écran LCD diffusait des films plutôt glauques, rien de bien glamour, des sodomies à la chaîne, des partouzes, gang-bangs et autres fantasmes pour mecs en chaleur. Je me suis demandé ce que je venais faire dans cet endroit répugnant. Les murs étaient tachés et ça sentait la semence de mâle en rut. Par terre il y avait un mouchoir en papier bien imbibé. Et puis je me suis aperçu qu'un trou, d'une taille d'au moins dix centimètres, avait été creusé sur la paroi de gauche, commune à la cabine voisine. Ce trou ne faisait pas partie de la construc-

tion. Un client avait dû le creuser par la suite, avec des outils rudimentaires. C'était très aléatoire comme perçage, et pas du tout uniforme, comme c'eût été le cas avec un outil approprié. Sur la cloison de droite, une plaque de métal avait été rivetée. Il semble que le propriétaire ait fait poser cette plaque pour masquer un trou. Plus tard, j'apprendrais que la police avait débarqué un jour. Il y avait eu une enquête, et le parquet avait ordonné de reboucher les trous. Mais par la suite, d'autres trous avaient été percés. J'ai eu aussi la surprise de me faire arrêter par des policiers. Ils me soupçonnaient de gagner de l'argent avec mes pratiques, et conséquemment d'éluder l'impôt. Plusieurs habitués ont certifié que ce n'était pas le cas. Au poste, j'ai expliqué que je ne voulais pas que les hommes me touchent. Je voulais juste les sentir et les sucer. Pas question de me montrer ou de me laisser tripoter. Quelquefois, j'acceptais que l'un d'eux me baise, quand il avait un sexe assez long et dur, car la paroi nous privait de deux centimètres, et mes bourrelets n'arrangeaient pas les choses, je dois bien le reconnaître. Il fallait dix-huit centimètres au minimum, vingt était mieux.

Je dois avouer que je me suis éclatée à fond. J'ai appris à me servir des hommes, sans remords, comme si c'étaient des ustensiles de cuisine. Je savais les exciter. Je pratiquais une technique de fellation très personnelle, que j'avais mise au point dans ce lieu précisément. L'air de rien, on en apprend tous les jours… et partout. En guise de préliminaires, je glisse les lèvres délicatement, comme n'importe quelle femme, pour que le membre se tende au maximum. Après, je passe l'essoreuse, comme je l'appelle. Ce jeu consiste à prendre le sexe bandé d'une main ferme, pour l'agiter à l'horizontale, dans un mouvement rapide entre les lèvres. Le sexe voyage à toute

vitesse entre les commissures. De temps en temps, je le fais tourner dans ma bouche, en le poussant de la main pour qu'il frotte bien sur les lèvres. Pas un homme ne résiste longtemps à ce manège, du moins très peu. Avant de découvrir cette technique, un tiers des hommes ne jouissait pas. Ce déficit d'orgasme me décevait, car je fatiguais à la longue. Dix ou quinze minutes à sucer un sexe sans être gratifiée d'une éjaculation, c'est désespérant. Au début j'insistais tant et plus, mais certains hommes sont extrêmement résistants, et la pipe de nos grands-parents n'en vient pas à bout. Avec l'essoreuse, ce problème est quasiment réglé. Une fois qu'il a joui, l'homme vidé – lessivé pourrait-on dire – quitte la cabine pour laisser la place au suivant. Et c'est reparti ! Mon rêve aurait été que chacun gicle après deux ou trois minutes maximum, pour avoir une cadence soutenue. Ma gorge réclamait des quantités de nectar masculin. Je n'étais rassasiée que lorsqu'une vingtaine d'hommes s'étaient vidés dans mon gosier. Alors je repartais chez moi tout emmitouflée, mais heureuse. Du moins en apparence. Un véritable amour, passionnel et jouissif, commençait à me manquer.

Un jour, en sortant du Mini-Minuit, je me retrouve nez à nez avec un homme qui avait plutôt belle allure. Nous restons quelques instants à nous mesurer. Il a un regard d'azur splendide. Je me sens attirée par lui, presque de manière hypnotique. Il n'était plus tout jeune, la cinquantaine sans doute, mais son aplomb avait tôt fait d'étouffer toute velléité de fuite. Je ne me sentais pas le droit de partir. Il y a cette assurance de sa part, le fait qu'il reste planté là, de toute son arrogance, face à moi, comme un policier devant une conductrice prise en faute. En faute je l'étais, je me sentais un peu coupable de mon comportement. Tout à coup, je réalise quelle salope

j'avais été. C'est comme une sorte d'électrochoc. Avoir un homme droit devant qui me regarde avec un air inflexible me rend humble. Je sens les regrets se bousculer, j'ai l'impression d'être une sale gamine.

– Je te connais, dit-il d'un air sévère.

– Je ne crois pas. Vous devez vous tromper…

– Si ! Tu viens souvent ici. On te voit filer en douce, tout emmitouflée. Mais tu commets une erreur. Tu t'habilles toujours pareil. Alors on te reconnaît dans la rue. Eh oui…

Un vif sentiment de honte me monte au visage. J'ai dû piquer un fard, comme jamais auparavant. Lui reste face à moi, le regard vissé dans le mien. Et plus les secondes passent, plus il devient grand, et moi je me décompose.

– On va aller boire un verre, dit-il. Il faut qu'on parle.

– Si vous voulez.

Nous sommes allés dans un café assez crade au coin de la rue. L'homme m'explique que c'était le quartier chaud de la ville, mais que le conseil communal avait viré toutes les prostituées qui occupaient les lupanars. Il ne reste que quelques filles de trottoir, des junkies pour la plupart qui, la nuit tombée, montrent discrètement le bout de leur nez, et d'autres choses. Elles pratiquent la fellation nature pour vingt-cinq ou trente euros. L'homme m'avoue qu'il les fréquente assidûment, et je n'ai pas le courage de protester, pas même mentalement. Pourtant, n'importe quelle femme normale se serait insurgée. Boire un verre avec un homme qui a de telles pratiques, un type qui profite de la faiblesse des camées pour se vider les couilles, c'est révoltant !

Voyant mon étonnement, il me dit :

– Tu sais, il ne faut pas te formaliser. Toi ce que t'as fait,

c'est un peu pareil. Tu t'es donnée à n'importe qui, et pour rien en plus.

À ces mots, je me tasse sur mon siège. Je ne sais plus où regarder. Je fais semblant d'être attirée par deux femmes qui discutaillent sur le trottoir, puis j'avise ma montre, comme pour dire.

– Oh ! mais tu ne vas pas m'échapper si facilement tu sais. Qu'est-ce que tu crois ? Je te baiserai un jour, et dans un lit, pas dans cet endroit miteux.

– …

– Ça te plaît hein de faire la garce !

– … …

– T'as raison, ne dis rien.

– Il n'y a rien à dire.

– Tu sais quoi, viens avec moi.

– Non.

– Ne dis pas non. Tes yeux mentent, tu en as envie. Et puis j'ai eu le temps de t'observer. Tu es une coquine. Tu aimes les choses de la vie.

Nous sortons tous deux, et je lui emboîte le pas comme une petite chienne. Je pense qu'il m'emmène chez lui, pour me faire ce qu'il n'avait pas eu l'occasion au Mini-Minuit. Il devait avoir une envie folle de moi, il m'épiait depuis un certain temps. Moi je n'avais rien vu, je ne regardais rien, à part le bout de chair qui dépassait par le trou. Dans le quartier, je trottinais tête baissée, je ne voyais que le sol et les escaliers.

Il me conduit gentiment mais fermement… Pas chez lui, mais au Mini-Minuit. À l'entrée, il s'adresse à la guichetière, et il lui demande « la clé », sans rien ajouter. En retour, il reçoit une clé, munie d'un petit pompon rose. Il doit déposer son

trousseau de voiture en garantie. Nous grimpons trois à trois les marches qui conduisent au premier. Cette fois je ne ferme pas les yeux. Je regarde tout autour, je vois les visages hébétés, des hommes mous pour la plupart, recroquevillés, usés. Bon sang, est-ce de ces hommes que j'ai reçu la semence ? Quelle folie j'ai eue de sucer ces inconnus, sans m'enquérir de leur physique. Ils sont moulurés, décatis, ils avancent en claudiquant. On se croirait dans un home pour handicapés, un mouroir même, tant ils sont mal en point. Quel triste échantillon de la race humaine ! Mais il y a de temps à autre un homme plus alerte ou plus fringant. Mon nouvel ami interpelle l'un ou l'autre, il leur dit quelques mots ou leur fait un petit signe. De sorte que nous avons une file d'hommes derrière nous, heureusement d'un physique dynamique, à défaut d'être agréable. Deux d'entre eux sortent leur sexe et commencent à se masturber, tout cela en public, à la vue de tous. Nous entrons dans une pièce sombre mais confortable, dont la porte a pu être ouverte grâce à la clé.

– C'est une pièce réservée, m'informe mon ami. C'est pour ça qu'elle est en si bon état. Seuls les couples peuvent demander la clé. Ou les groupes, avec une femme au moins.

– Attends… Je me trouve moche ! Je ne veux pas qu'on me voie nue !

– Arrête un peu ton cirque. Tu es parfaite. Tu as de belles formes, de jolis seins bien lourds. Regarde comme tu les excites !

Il soulève la chemise d'un des hommes, et me montre son sexe dressé comme une branche. Tous les hommes autour de moi bandent comme des cerfs. C'est moi qu'ils admirent, mon corps, mes formes, en dépit des bourrelets qui m'ont toujours fait horreur. Étais-je donc la seule à me trouver moche ? Les mains commencent à me parcourir, à caresser mes seins, mon

ventre. Mes vêtements se retrouvent éparpillés sur le sol. Le monde autour est subitement pris de passion… Pour moi! Je commence à réaliser que j'avais été dans l'erreur. Se cacher était inutile. Le jeu que j'avais joué pendant des mois ne servait à rien. Du moins, j'aurais pu le faire plus court, passer à autre chose et arrêter de me dérober sans cesse aux regards. Les hommes me contemplent de haut en bas, l'un d'eux me pince les tétons avec passion, un autre passe sa main sur mon sexe qui ruisselle. Je dois me rendre à l'évidence, je les excite à fond, et mes kilos superflus ne les découragent pas. Au contraire, j'ai l'impression que mes formes leur plaisent. Je suis en extase de voir l'effet que je leur procure, même si je sais que c'est purement sexuel, et que ces hommes en manque bandent certainement avec une grande facilité. Il n'empêche que mon corps ils l'aiment, ils ne s'en détournent pas. Leurs yeux arpentent mes courbes, mêmes les plis rebondis du ventre.

Dans la pièce, il y a un genre de canapé élimé, un matelas par terre recouvert d'une housse en tissu blanc, un grand écran plat, où une nana pulpeuse se fait prendre par deux bellâtres aux mensurations respectables. L'ambiance m'excite beaucoup, le lieu, la situation, et ces grands baiseurs prêts à me défoncer. Je n'ai pas peur, je fais entièrement confiance à celui qui m'a conduite ici, mon maître. Je le sens enflammé, mais soucieux de me protéger. Il n'hésite pas à donner des directives aux hommes, sinon des ordres. À l'un il demande de s'approcher d'un simple geste, à un autre il montre que ma main droite est passive ; l'homme approche son sexe et je le branle d'une poigne ferme. Il jouit en quelques secondes, ma main se retrouve couverte de semence. Mon maître prend ma main et la met face à ma bouche. Je me sens obligée de lécher, et j'adore. Un des types veut me prendre sans protec-

tion. Mon maître se fâche : « C'est un manque de respect, fous-moi le camp, salaud ! » Je me sens protégée autant qu'admirée. Je commence à éprouver des sentiments pour ce maître qui m'a si bien comprise. Il me pousse dans mes retranchements et me respecte à la fois. J'entrais au plus profond de mes désirs, je me découvrais des tendances ultimes, des facultés à éprouver un plaisir encore inconnu, et toutes mes limites volent en éclats. Après s'être habillé d'une capote, un grand escogriffe me prend sauvagement, couchée sur le dos. Je sens son membre fourrager en moi avec vigueur, et je m'entends pousser des cris et demander à cet homme qu'il y aille à fond, et ça l'excite encore plus, et son plaisir décuple le mien… Tandis que deux autres se branlent avec ferveur de part et d'autre de ma bouche. Mon maître exulte de plus belle : « Allez-y les gars, douche de sperme ! » Il m'avait observée, il savait ce que j'aimais et les blocages qu'il fallait briser. Me voilà étendue sur le dos, couverte d'effluves. Les hommes qui le peuvent encore me prennent l'un après l'autre, toujours plus fort, tandis que je hurle. Mais un seul ne vient pas, l'essentiel : mon maître lui-même. Je ne comprenais pas pourquoi il se refusait. Je lui avais demandé mais il avait fait la moue. Il se contente de me caresser, semblant adorer le contact du sperme sur ma peau, et sur mes seins surtout, il les caresse avec passion. Je connaissais les propriétés du liquide mâle, son onctuosité et sa douceur. On dit même qu'il possède des vertus anti-âge et antidépresseur, sans parler des qualités gustatives ! En 2008, Paul Photenhauer publiait un livre de recettes au sperme intitulé *Natural Harvest*. Une question demeure pour beaucoup de cuisinières : Comment se procurer cet « ingrédient » en quantité suffisante ? Moi je savais, mais l'idée d'en faire un plat ne me disait rien, sauf pour un premier avril, et encore. J'aimais l'effet que procure

ce liquide épais sur mon corps et ma bouche, et je goûtais au bonheur de m'en servir comme lubrifiant.

À présent, mon seul désir est de recevoir mon maître en moi. Cependant, celui-ci se concentre sur les hommes, leurs actes et leurs sexes. Était-il homo, ou bi ? Devrai-je supporter que l'homme que je désire se refuse à moi, ou qu'il se contente de jeux de groupes ? Ce serait insoutenable ! Cet homme, je commençais à l'admirer, pour sa franchise et sa façon de donner des directives fermes, mais ni hautaines ni agressives. Dans la vie, je le voyais chef d'entreprise, meneur d'hommes. C'était un type d'envergure, avec une carrure imposante mais, dans le fond, je sentais en lui de la douceur et du respect.

J'ignore combien de temps ont duré ces jeux. Je sais par contre, pour les avoir comptés, combien d'hommes m'ont approchée. Il y en avait douze. Mais certains ont joui très vite et sont partis. Deux indélicats se sont fait éconduire par mon maître. Les autres se sont partagé mon sexe, ma bouche, mon anus. Je suis trempée de la tête aux pieds, mais heureuse. Sauf que celui que j'admire le plus, bien que très présent, est resté distant de mon intimité. À présent que tout le monde est parti, il me regarde alors que je me redresse, toute ruisselante des étreintes de ces mâles. Il me tend deux feuilles d'essuie-tout, puis tout le rouleau. Il me dit alors d'un ton calme et posé, sans intention lubrique :

– Tu peux venir te laver chez moi, si tu veux.

– Volontiers, ai-je répondu, je veux bien. Mais moi quand je vais chez un homme, c'est pour faire l'amour.

– Ça peut se concevoir, mais n'allons pas trop vite.

– Trop vite ? Pourtant après ce qui s'est passé…

– Oui, mais j'ai des principes. Je ne me donne pas tout de

suite, moi. Si ces branleurs s'excitent au moindre jupon qui passe, grand bien leur fasse, mais moi, je sais me contrôler.

– J'ai envie de faire ma vie avec toi !

Quelques instants s'écoulent sans qu'il réagisse. Il garde son air sévère et puis, comme si une pièce tombait dans une machine à sous, le déclic se fait. Il s'esclaffe tout à coup. Un grand rire sonore en public. Les gens se retournent, on nous dévisage. Moi je ne sais plus où me mettre. Une fois que son rire s'est calmé, il me regarde de face et me dit :

– Tu es exactement le genre de nana que je cherche. Téméraire, audacieuse, et un peu sentimentale quand même. C'est ça que j'aime bien. En général, on ne rencontre que des coincées qui ne font rien, ou des garces qui font n'importe quoi sans aucun sentiment.

– Tu sais ce que j'ai fait au Mini-Minuit, ce n'est pas à ça que je rêve. J'ai toujours voulu une vie d'amour. Mais les hommes ne voulaient pas de moi, alors je suis venue ici par besoin.

– Oui je vois… Je commence à te connaître. Nous pourrions avoir une relation, ça devrait marcher. Rassure-toi, je sais aimer moi aussi. J'apprécie les jeux de sexe, mais dans une relation stable. Ce serait un partage que nous pourrions vivre à deux. Il me faut une complice dans la perversion. Tu vois ? Je crois que tu es celle qu'il me faut.

Nous nous regardons sans rien dire pendant quelques secondes. Dans nos yeux passe une étrange lueur, mélange de sentiments et de désirs pervers. Et là, devant les passants, nous échangeons un long baiser langoureux…

Noann Lyne

www.noann.fr

Aux éditions Chloé des Lys
Nymphe-X, 2008

Aux éditions La Plume noire
Délivrances, 2010

Aux éditions La Musardine,
collection « Osez »
Études très supérieures, 2014
Oh my gode !, 2014
Amours félines (septembre 2014)

Aux éditions Dominique Leroy
X.X. Elle (septembre 2014)

Sous la Cape
collection de littérature élégante et raffinée
a son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par
Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-256-6

Mise en ligne : juillet 2014

Couverture : DR

www.souslacape.fr